

# *Libretto*



NICOLAS DICKNER

# NIKOLSKI

roman



*libretto*

© Éditions Alto, 2005.

© Éditions Denoël, 2007, pour l'édition française.

Les illustrations sont tirées du volume 2 de  
*Narrative of the Perry Expedition to Japan* (1858).

ISBN : 978-2-36914-179-2

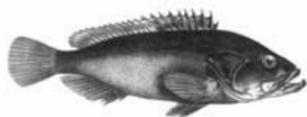
Nicolas Dickner est né en 1972 au Québec. Il a étudié les arts plastiques et la littérature et, après avoir voyagé partout dans le monde, s'est installé à Montréal où il vit désormais avec sa famille. *Nikolski*, son premier roman, a connu un énorme succès aussi bien commercial que d'estime. Ont suivi un roman, des nouvelles et un ovni littéraire qui a pris la forme d'un almanach composé à quatre mains avec Dominique Fortier, auteure, entre autres, du roman *Du bon usage des étoiles* (Libretto n° 419).



*Pour Mariana Leky*



1989





## *Anomalie magnétique*

Mon nom n'a pas d'importance.

Tout débute au mois de septembre 1989, vers sept heures du matin.

Je dors encore, recroquevillé dans mon sac de couchage, étendu à même le plancher du salon. Autour de moi s'entassent les boîtes de carton, les tapis enroulés, les meubles à moitié démontés et les coffres à outils. Plus rien sur les murs, que les taches claires laissées par des cadres suspendus là de trop nombreuses années.

Par la fenêtre, on entend le rythme monotone des vagues qui déferlent sur les galets.

Chaque plage possède une signature acoustique particulière, qui varie selon la force et la longueur des vagues, la nature du sol, la morphologie du paysage, les vents dominants et le taux d'humidité dans l'air. Impossible de confondre le murmure feutré de Mallorca, le roulement sonore des cailloux préhistoriques du Groenland, la musique des plages coralliennes du Belize ou le grondement sourd des côtes irlandaises.

Or, le ressac que j'entends ce matin est aisément identifiable. Cette rumeur grave, un peu grossière, le son cristallin des galets volcaniques, le retour de vague légèrement asymétrique, l'eau riche en matières nutritives –, il s'agit de l'inimitable ressac des îles Aléoutiennes.

J'entrouvre l'œil gauche en maugréant. D'où provient cet invraisemblable bruit? L'océan le plus proche se trouve à plus de mille kilomètres d'ici. D'ailleurs, je n'ai jamais mis les pieds sur une plage.

Je m'extirpe du sac de couchage et titube jusqu'à la fenêtre. Accroché aux rideaux, je regarde la benne à ordures s'arrêter devant notre bungalow dans un couinement d'air comprimé. Depuis quand les moteurs diesels imitent-ils le ressac?

Douteuse poésie de banlieue.

Les deux éboueurs sautent de leur véhicule et considèrent, interdits, la montagne de sacs empilés sur l'asphalte. Le premier fait mine de les compter, l'air accablé. Je m'inquiète soudain : aurais-je enfreint un règlement municipal limitant le nombre de sacs à ordures par maison? Le second éboueur, beaucoup plus pragmatique, entreprend de remplir le camion. Il se moque manifestement de la quantité de sacs, de leur contenu ou de l'histoire qui les entoure.

Il y a exactement trente sacs.

Je les ai achetés à l'épicerie du coin – un moment de magasinage que je n'oublierai pas de sitôt.

Planté dans l'allée des produits ménagers, je me demandais combien de sacs à déchets seraient nécessaires pour contenir les innombrables souvenirs que ma mère avait accumulés depuis 1966. Quel volume pouvait bien occuper trente années d'une vie? Je rechignais à faire l'indécent calcul. Quelles que fussent mes estimations, je craignais de sous-estimer l'existence de ma mère.

J'avais jeté mon dévolu sur une marque qui semblait assez résistante. Chaque paquet contenait dix révolutionnaires sacs à ordures en ultra-plastique d'une contenance de soixante litres.

J'en ramassai trois paquets, pour un total de mille huit cents litres.

Ces trente sacs se sont avérés suffisants – bien qu'il m'ait

parfois fallu insister avec la plante du pied – et maintenant les éboueurs s’emploient à les catapulte dans la gueule du camion. De temps à autre, une lourde mâchoire d’acier écrase les déchets en poussant des grognements de pachyderme. Rien à voir avec le poétique bruissement des vagues.

Mais toute cette histoire, puisqu’il me faut la raconter, a commencé avec le compas Nikolski.

Ce vieux compas a refait surface au mois d’août, deux semaines après les funérailles.

L’interminable agonie de ma mère m’avait épuisé. Dès le premier diagnostic, ma vie s’était transformée en véritable course à relais. Jour et nuit, je faisais la navette entre la maison, le travail et l’hôpital. Je ne dormais plus, je mangeais de moins en moins et j’avais perdu près de cinq kilos. On aurait pu croire que je me débattais moi-même avec les métastases – mais aucune méprise possible : ma mère était morte au bout de sept mois, me laissant le monde entier sur les épaules.

J’étais vidé, hors focus, mais pas question de baisser les bras. Sitôt évacuées les paperasseries, j’entamai le dernier grand ménage.

Je ressemblais à un survivaliste, retranché dans le sous-sol du bungalow avec mes trente sacs à ordures, une solide provision de sandwiches au jambon, plusieurs litres de jus d’orange surgelé et le FM en sourdine. Je me donnais une semaine pour réduire à néant cinq décennies d’existence, cinq placards de babioles écrasées sous leur propre poids.

Pareil ménage peut sembler sinistre et revanchard. Qu’on me comprenne bien : je me retrouvais soudain seul au monde, sans amis ni famille, avec l’urgente nécessité de continuer à vivre. Il fallait larguer du lest.

J'attaquai les placards avec le sang-froid d'un archéologue, subdivisant les souvenirs en catégories plus ou moins logiques :

- une boîte de cigarillos remplie de coquillages ;
- quatre liasses de coupures de presse sur les radars américains en Alaska ;
- un vieil appareil Instamatic 104 ;
- plus de trois cents photos prises avec ledit Instamatic 104 ;
- plusieurs romans de poche copieusement annotés ;
- une poignée de bijoux bon marché ;
- des lunettes fumées roses à la Janis Joplin.

Et ainsi de suite.

Je vivais une troublante remontée dans le temps : plus je m'enfonçais dans les placards, moins je reconnaissais ma mère. Ces objets poussiéreux appartenaient à une lointaine vie antérieure, témoignaient d'une femme que je n'avais jamais rencontrée auparavant. Leur masse, leur texture, leur odeur s'insinuaient dans mon esprit et parasitaient mes propres souvenirs.

Ma mère se réduisait désormais à un tas d'artefacts déconectés, exhalant la boule à mites.

J'étais irrité par la tournure des événements. Ce qui ne devait être qu'un simple coup de balai se transformait peu à peu en épreuve initiatique. J'anticipais avec impatience le moment où j'atteindrais le fond des placards, mais leur contenu semblait inépuisable.

C'est alors que je trouvai une épaisse liasse de journaux personnels – quinze cahiers à couvertures flexibles remplis d'une prose télégraphique. Je repris espoir. Peut-être ces journaux me permettraient-ils de rassembler les différentes pièces du puzzle ?

Je classai les cahiers en ordre chronologique. Le premier débutait le 12 juin 1966.

Ma mère avait pris la route de Vancouver à dix-neuf ans, considérant qu'une rupture familiale digne de ce nom se jouait au kilométrage et que la sienne méritait de se mesurer en continents.

Elle s'était enfuie un 25 juin à l'aube en compagnie d'un hippie nommé Dauphin. Les deux comparses partageaient les frais d'essence, les quarts à la roue et les longues bouffées sur de petits joints roulés serrés comme des cure-dents. Lorsqu'elle ne conduisait pas, ma mère écrivait dans un cahier de notes. Son écriture, d'abord propre et soignée, commença vite à s'enrouler et se dérouler, à dessiner des vagues et des volutes de THC.

Au début du deuxième cahier, elle se réveillait seule sur Water Street, à peine capable de baragouiner l'anglais. Munie d'un calepin, elle entreprit de communiquer par idéogrammes, alternant les croquis et les gestes. Dans un parc, elle rencontra une bande d'étudiants en arts plastiques occupés à plier de microscopiques raies manta en origami avec du papier psychédélique. Ils l'invitèrent à partager leur appartement surpeuplé, leur salon plein de coussins et le tiers d'un lit déjà occupé par deux autres filles. Chaque nuit, vers deux heures du matin, elles se cordaient toutes les trois sous les draps et fumaient des rouleuses en discutant de bouddhisme.

Ma mère jurait de ne jamais retourner sur la côte est.

Si les premières semaines à Vancouver étaient relatées avec un luxe de détails, la suite de son périple devenait de plus en plus elliptique, les exigences du nomadisme supplantant visiblement celles de la narration. Elle ne restait jamais en place plus de quatre mois, partant précipitamment pour Victoria, Prince Rupert, San Francisco, Seattle, Juneau et mille autres lieux qu'elle ne se souciait pas toujours d'identifier clairement. Elle gagnait sa croûte grâce à de misérables expédients : elle offrait aux passants des poèmes de Richard Brautigan,

vendait des cartes postales aux touristes, jonglait, nettoyait des chambres de motel, volait dans les supermarchés.

Son aventure avait duré de la sorte pendant cinq ans. Puis, en juin 1970, nous nous étions présentés à la gare centrale de Vancouver avec deux énormes sacs militaires remplis à craquer. Ma mère avait acheté un billet de train pour Montréal et nous avons traversé le continent en sens inverse, elle recroquevillée dans son siège, moi lové dans les profondeurs de son utérus, imperceptible virgule d'un roman encore à écrire.

Dès son retour, elle s'était brièvement réconciliée avec mes grands-parents, trêve stratégique dont le but était d'obtenir la caution bancaire nécessaire pour acheter une maison. Peu après, elle faisait l'acquisition d'un bungalow à Saint-Isidore Junction, à deux pas de Châteauguay, dans ce qui deviendrait la couronne sud de Montréal mais qui, à l'époque, conservait encore l'apparence d'un coin de campagne, avec ses maisons ancestrales, ses champs en friche et une impressionnante population de porcs-épics.

Désormais assujettie à son hypothèque, elle avait dû dénicher un travail dans une agence de voyages de Châteauguay. Cet emploi avait paradoxalement provoqué la fin de sa jeunesse vagabonde et, par conséquent, de sa série de journaux personnels.

Le dernier journal se terminait sur une page non datée des environs de 1971. Je le refermai, songeur. De toutes les omissions qui rythmaient la prose de ma mère, la plus importante était Jonas Doucet.

Il ne subsistait de ce géniteur évanescent qu'une liasse de cartes postales rédigées d'une main indéchiffrable, dont la dernière remontait à l'été 1975. J'avais souvent essayé de percer le secret de ces cartes, mais on ne pouvait rien comprendre à de pareils hiéroglyphes. Même les sceaux de la poste en révélaient davantage, jalons d'une trajectoire qui

partait du sud de l'Alaska, montait vers le Yukon, redescendait vers Anchorage et se terminait dans les Aléoutiennes – plus exactement sur la base militaire où mon père avait trouvé du travail.

Sous la pile de cartes postales se trouvaient un petit paquet chiffonné et une lettre de l'US Air Force.

La lettre ne m'apprit rien de neuf. Le paquet, en revanche, illumina des fosses oubliées de ma mémoire : aujourd'hui tout plat, il avait jadis contenu une boussole envoyée par Jonas pour mon anniversaire. Cette boussole me revint à l'esprit avec une précision étonnante. Comment avais-je pu l'oublier ? Unique preuve tangible de l'existence de mon père, elle avait été l'étoile polaire de mon enfance, l'instrument glorieux qui m'avait permis de traverser mille océans imaginaires ! Sous quelle montagne de débris reposait-elle maintenant ?

Pris d'une soudaine frénésie, j'écumai tous les coins du bungalow, vidant tiroirs et armoires, regardant derrière les bahuts et sous les tapis, rampant jusque dans les réduits sombres.

Je dénichai la boussole à trois heures du matin, coincée entre un scaphandrier d'aquarium et une benne à ordures vert pomme, au fond d'une boîte de carton juchée sur deux solives du grenier.

Les années n'avaient pas amélioré l'apparence de ce pauvre gadget à cinq dollars, trouvé sans doute près de la caisse enregistreuse d'une quincaillerie d'Anchorage. Heureusement, le voisinage prolongé des jouets métalliques n'avait pas démagnétisé l'aimant qui s'entêtait encore faiblement vers (ce qui semblait être) le nord.

Il ne s'agissait pas d'une boussole à proprement parler, mais plutôt d'un compas de marine miniature, composé d'une sphère de plastique transparente remplie d'un liquide clair dans lequel flottait une seconde sphère aimantée et graduée. L'inclusion d'une sphère dans une autre, à la manière

d'une minuscule poupée gigogne, assurait une stabilité gyroscopique à l'épreuve des pires tempêtes : peu importe la force des vagues, le compas garderait le cap et l'horizon.

Je m'endormis dans le grenier, la tête enfoncée dans un cumulus de laine minérale rose bonbon, le compas posé sur mon front.

À première vue, ce vieux compas semble parfaitement banal, pareil à n'importe quel autre compas. Un examen plus attentif permet toutefois de constater qu'il n'indique pas tout à fait le nord.

Certaines personnes prétendent conserver en tout temps une conscience précise du nord. Moi, je suis comme la plupart des gens : il me faut un point de repère. Lorsque je m'assieds derrière le comptoir de la librairie, par exemple, je sais que le nord magnétique se trouve à quatre mille deux cent trente-huit kilomètres en ligne droite derrière l'étagère des Bob Morane – ce qui, dans la réalité, correspond à l'île Ellef Ringnes, cailou perdu dans l'immense archipel de la Reine-Élisabeth.

Or, au lieu de pointer en direction de l'étagère des Bob Morane, mon compas pointe un mètre cinquante à gauche, en plein milieu de la porte de sortie.

Il arrive certes que le champ magnétique de la planète subisse des distorsions locales et que le nord ne paraisse plus tout à fait à sa place. Les causes possibles de telles anomalies sont nombreuses : un gisement de fer dans la cave, la tuyauterie de la salle de bains du voisin d'en haut, l'épave d'un transatlantique enfouie sous l'asphalte de la rue Saint-Laurent. Malheureusement, aucune de ces théories ne tient la route, puisque mon compas pointe à gauche du nord peu importe l'endroit où je le consulte. Ce constat entraîne deux questions embêtantes :

- Quelle est la cause de cette anomalie magnétique ?
- Vers où (diable) ce compas pointe-t-il ?

Le sens commun suggérerait que mon imagination constitue la principale anomalie locale du champ magnétique et qu'il vaudrait mieux faire du rangement plutôt que de rêvasser. Mais les anomalies sont comme les obsessions : toute résistance s'avère inutile.

Je me rappelais vaguement mes cours de géographie, la déclinaison magnétique, le tropique du Cancer, l'étoile polaire. Il était temps de mettre en pratique ce savoir oublié. Muni d'une pile de livres de géographie et d'une panoplie de cartes à différentes échelles, j'entrepris de déterminer vers où pointait exactement mon compas.

Après de fastidieux calculs, j'arrivai à une déclinaison de 34° à l'ouest du nord. En suivant cette direction, on traversait l'île de Montréal, l'Abitibi et le Témiscamingue, l'Ontario, les prairies, la Colombie-Britannique, l'archipel Prince of Wales, la pointe sud de l'Alaska, un bout de l'océan Pacifique nord et les îles Aléoutiennes, où l'on tombait finalement sur l'île Umnak – et plus précisément sur Nikolski, un minuscule village habité par trente-six personnes, cinq mille moutons et un nombre indéterminé de chiens.

On pouvait donc déduire que le compas pointait vers Nikolski, réponse qui me satisfaisait assez, bien qu'elle eût le défaut d'obscurcir la question plutôt que de l'éclaircir.

Tout ne peut pas être parfait.

Parfois un client me demande quel est le drôle de gri-gri que je porte au cou. Je réponds :

– Un compas Nikolski.

Le client sourit sans comprendre et change poliment de sujet. Il me demande, par exemple, où sont classés les Bob Morane.

Peut-être faut-il souligner que je ne travaille pas dans un institut de géographie ou dans un magasin de globes terrestres ?

En fait, S. W. Gam Inc. est un commerce exclusivement consacré à l'acquisition, la mise en valeur et la revente du livre d'occasion. Une bouquinerie, en somme. Mme Dubeau, mon estimée patronne, m'a embauché à l'automne de mes quatorze ans. Je recevais alors un misérable deux dollars cinquante de l'heure, salaire que j'acceptais de bonne grâce afin de trôner au milieu de tous ces livres sans autre responsabilité que de lire.

Je travaille ici depuis maintenant quatre ans, une période qui tend à paraître passablement plus longue qu'en réalité. Entre-temps, j'ai quitté mes études, ma mère est morte et mes rares amis d'enfance se sont volatilisés. L'un d'entre eux a déguerpi en Amérique centrale au volant d'un vieux Chrysler et on ne l'a jamais revu. Un deuxième étudie la biologie marine dans une université norvégienne. Aucune nouvelle de lui. Quant aux autres, ils ont tout simplement disparu, avalés par le cours des choses.

Moi, je suis toujours assis derrière le comptoir de la librairie, où je jouis cependant d'une vue imprenable sur la rue Saint-Laurent.

Mon travail s'apparente davantage à une vocation qu'à une carrière normale. Le silence incite à la méditation, le salaire relève du vœu de pauvreté – quant aux outils de travail, ils tiennent du minimalisme monastique. Pas de caisse enregistreuse électronique dernier cri, tous les prix sont calculés à la mitaine, bonnes vieilles additions griffonnées sur le premier bout de papier qui se présente. Pas d'inventaire informatisé non plus : je suis moi-même l'ordinateur et je dois me souvenir sur demande du dernier endroit où j'ai aperçu, par exemple, cette traduction de *Dharma Bums* en espéranto. (Réponse : derrière la tuyauterie du lavabo des toilettes.)

Le boulot n'est pas aussi simple qu'il y paraît : la librairie S.W. Gam est un de ces coins du cosmos où les humains ont depuis longtemps perdu le contrôle sur la matière. Chaque étagère supporte trois épaisseurs de livres et les planchers

disparaissent sous des douzaines de boîtes de carton entre lesquelles serpentent d'étroits sentiers aménagés pour la circulation des clients. Le moindre interstice est mis à profit : sous le percolateur, entre les meubles et les murs, à l'intérieur du réservoir de la toilette, sous l'escalier et jusque dans l'exiguïté poussiéreuse de l'entretait. Notre système de classement est parsemé de microclimats, de frontières invisibles, de strates, de dépotoirs, d'enfers désordonnés, de vastes plaines sans points de repère apparents – complexe cartographie qui repose essentiellement sur la mémoire visuelle, une faculté sans laquelle on ne dure pas longtemps dans le métier.

Mais travailler ici demande davantage que de bons yeux et trois onces de mémoire. Il importe de développer une perception *particulière* du temps. Le fait est – comment dire ? – que divers avatars de notre bouquinerie coexistent simultanément dans une multitude d'époques différentes, séparés par de très minces ellipses.

Cette image mérite sans doute explication.

Chaque livre qui entre ici peut rencontrer son prochain lecteur à n'importe quel moment de l'histoire de la boutique, aussi bien dans le futur que dans le passé. Lorsqu'elle trie un nouvel arrivage de livres, Mme Dubeau consulte sans cesse son *Encyclopédie Lavoisier* – une trentaine de cahiers où elle répertorie toutes les demandes spéciales des clients depuis février 1971 – afin de voir si quelqu'un n'aurait pas, dix ans plus tôt, désiré l'un des livres fraîchement débarqués.

De temps à autre, elle empoigne le téléphone avec un sourire victorieux.

– Monsieur Tremblay ? Ici Andrée Dubeau, de la librairie S. W. Gam. Bonne nouvelle, nous avons reçu l'*Histoire de la chasse à la baleine à Fairbanks au dix-huitième siècle* !

À l'autre bout du fil, M. Tremblay réprime un frisson. Le voilà brusquement ramené aux icebergs immaculés qui hantèrent ses nuits lors de la canicule de 1987.

– J’arrive tout de suite, marmonne-t-il fiévreusement comme si on lui rappelait un important rendez-vous.

Mme Dubeau rature la demande et referme l’*Encyclopédie Lavoisier*. Mission accomplie.

Je ne peux feuilleter ces épais cahiers sans frémir. Aucun ouvrage ne donne mieux la mesure du temps qui passe : plusieurs clients inscrits dans ces pages sont morts depuis des années, certains n’éprouvent plus le moindre intérêt pour les livres, d’autres ont déménagé en Asie sans laisser d’adresse – et beaucoup ne trouveront jamais l’ouvrage qu’ils convoitaient.

Je me demande parfois s’il existe quelque part une *Encyclopédie Lavoisier* de nos désirs, répertoire exhaustif du moindre rêve, de la moindre aspiration, où rien ne serait perdu ni créé, mais où l’incessante transformation de toute chose se déroulerait en aller-retour, comme un ascenseur reliant les différents étages de notre existence.

Notre librairie est, en somme, un monde entièrement composé et gouverné par les livres – et il me semblait tout naturel de m’y dissoudre totalement, de vouer mon destin aux milliers de destins dûment empilés sur ces centaines d’étagères.

On m’accuse parfois de manquer d’ambition. Peut-être suis-je simplement atteint d’une légère anomalie magnétique ?

Nous voilà presque à la fin du prologue.

Il m’a fallu deux semaines pour remplir les trente sacs à ordures que, ce matin, les éboueurs enfournent dans leur camion. Mille huit cents litres d’ultra-plastique, trente ans de vie. Je n’ai conservé que le strict minimum : quelques boîtes de souvenirs, des meubles, mes effets personnels. Le bungalow est en vente, deux acheteurs semblent intéressés. L’affaire devrait se conclure d’ici une semaine.

Moi je serai déjà ailleurs, dans mon nouvel appartement de la Petite Italie, juste en face de la statue du vieux Dante Alighieri.

Les éboueurs ont terminé leur boulot et ils essuient la sueur sur leur front, ignorant tout de l'histoire à laquelle ils viennent de prendre part. Je regarde la benne mâcher les sacs sans effort, avaler ce qui reste de ma mère.

Fin d'une époque – je me retrouve en territoire vierge, sans point de repère. Je regarde nerveusement autour de moi. Le compas Nikolski repose sur le plancher, près du sac de couchage, toujours pointé 34° à l'ouest du nord. J'enfile son cordon rouge cerise autour de mon cou.

La benne à ordures s'éloigne. Dans son sillage arrive le camion des déménageurs.

## *Granpa*

Noah se réveille en sursaut.

Tout est silencieux dans la roulotte, il n'entend que le bruit d'une voiture s'éloignant sur la route. À l'étage du dessous, lovée dans son sac de couchage, Sarah respire doucement. Il se tourne sur le côté dans l'espoir de se rendormir, mais ne parvient plus à trouver une position confortable. Lorsqu'il avait cinq ans, cette étroite couchette lui semblait pourtant immense. Maintenant, pas une nuit ne passe sans qu'il ne récolte une bosse au crâne ou une écorchure au coude.

Il se débat quelques minutes dans l'espoir de trouver une posture confortable, et cette lutte silencieuse achève de le réveiller. Il soupire et décide de se lever. Il descend l'échelle sans bruit, enfile un t-shirt et une paire de jeans.

Deux Indiens chipeweyans sont assis à la table de la cuisine. Ils ont de longues tresses blanches et les mains ridées. Noah ignore leurs noms. Le premier est son arrière-arrière-grand-père. Quant au second, pas la moindre idée. On ne sait presque rien sur eux, sinon qu'ils ont vécu et sont morts dans le nord du Manitoba à la fin du dix-neuvième siècle.

Noah les salue silencieusement et sort.

La roulotte est ancrée au milieu de quarante millions d'hectares de seigle recouverts d'une très fine brume, d'où

émergent çà et là quelques poteaux électriques. Le soleil est encore sous l'horizon et l'air sent le foin mouillé. On entend, par bouffées, le grondement lointain d'un tracteur.

Noah s'avance pieds nus jusqu'en bordure du champ. Au fond du fossé d'irrigation coule un mince filet d'eau. Le parfum aigre du diazinon se mêle à l'odeur de la glaise – parfums familiers.

Il commence à déboutonner son pantalon, lorsqu'il entend une camionnette s'approcher sur la route. Mains sur les hanches, il interrompt l'opération. Un vieux Ford rouge apparaîtrait, passe à toute allure et s'éloigne vers l'ouest. Lorsqu'il est rendu suffisamment loin, Noah envoie un long jet d'urine étincelant dans le fossé d'irrigation.

En retournant vers la roulotte, il médite sur cette étrange pudeur. Il ne peut chasser l'impression désagréable que ce véhicule empiétait sur son territoire intime, comme si la route 627 traversait en fait leur salle de bains.

À bien y penser, cette image n'est pas très loin de la réalité.

Pendant des années, lorsqu'on lui demandera où il a grandi, Noah bredouillera des réponses vagues – la Saskatchewan, le Manitoba, voire l'Alberta – et il détournera rapidement la conversation avant qu'on ne le questionne davantage sur cet obscur tabou.

Rarissimes seront les personnes à qui Noah révélera la véritable (et invraisemblable) histoire de sa mère, Sarah Riel.

Tout remontait à l'été 1968, lorsqu'elle quittait sa réserve natale, près de Portage La Prairie. Elle avait seize ans et s'apprêtait à se marier à un certain Bill, originaire de Leduc, en Alberta. Son épiderme disparaissait le plus clair du temps sous une patine de pétrole brut, mais le camouflage ne trompait personne : le type était blanc – même un peu rosâtre

aux jointures – et Sarah, en l'épousant, perdait définitivement son statut d'Indienne et le droit d'habiter dans une réserve.

Cette subtilité administrative prit toute son importance dix mois après les noces, lorsque Sarah décampa du domicile conjugal avec un œil au beurre noir, un sac à ordures hâtivement rempli de vêtements et la ferme intention de ne plus revenir en arrière. Elle *emprunta* la voiture et la roulotte de Bill et commença à vagabonder entre les Rocheuses et l'Ontario, au gré des boulots saisonniers.

Lorsque le ministère des Affaires indiennes ajouterait des amendements à l'*Indian Act*, dix-sept ans plus tard, Sarah pourrait réclamer son statut d'Indienne. Jamais pourtant elle ne ferait les démarches nécessaires : elle se serait si bien habituée à la route qu'elle ne pourrait envisager de retourner s'enfermer dans une réserve.

De toute façon, aimait-elle rappeler, elle ne laisserait jamais une poignée de fonctionnaires décider si elle était Amérindienne ou non. Certes, son arbre généalogique comptait quelques ramifications francophones, mais au-delà de trois générations on n'y trouvait que de vieux Indiens nomades, sédentarisés à coups de traités, puis parqués sur d'innombrables réserves aux noms exotiques : Sakimay, Peepeekisis, Okanese, Poor Man, Star Blanket, Little Black Bear, Standing Buffalo, Muscowpetung, Day Star, Assiniboine.

Une demi-douzaine de ces aïeux hantaient encore la roulotte, assis pour l'éternité à la table de cuisine en arborite étoilée. Fantômes tranquilles et muets, ils regardaient défiler le paysage en se demandant où diable étaient passés tous les bisons.

Le père de Noah, quant à lui, était originaire des lointaines côtes de l'Atlantique. Il venait d'une famille acadienne des alentours de Beaubassin, sédentaires têtus que les Britanniques avaient déportés aux quatre coins des colonies amé-

ricaines : Massachusetts, Caroline, Georgie, Maryland, New York, Pennsylvanie, Virginie.

Noah aimait le contraste entre les deux versants de sa généalogie, le paradoxe d'être à la fois descendant des réserves et de la déportation. Son enthousiasme reposait toutefois sur une erreur historique, puisqu'en réalité ses ancêtres n'avaient pas été déportés. À l'instar d'un certain nombre d'Acadiens, ils s'étaient esbignés peu avant le Grand Déangement afin de chercher refuge à Tête-à-la-Baleine, village isolé du golfe du Saint-Laurent où aucune route ne se rendait.

C'est dans cet endroit retiré que, deux siècles plus tard, naissait le père de Noah : Jonas Doucet.

Il était le septième rejeton d'une famille abondante : huit frères, sept sœurs, cinq cousins, deux oncles, une tante, une paire de grands-parents – au total, trois générations de Doucet entassés dans une cabane minuscule. On l'avait baptisé Jonas, un coup de chance, puisque le répertoire biblique aurait pu inspirer des prénoms à la sonorité moins heureuse, tels Élie, Achab ou Ismaël.

On vieillissait vite, dans ce coin perdu du continent, et à quatorze ans Jonas rôdait dans le port de Montréal, quelque huit cents milles nautiques en amont de son village natal. Il embarqua sur un cargo de blé qui appareillait pour Cuba, aller-retour devant durer moins de trois semaines. Jonas changea cependant de bateau dans le port de La Havane, sautant sur un cargo en partance pour Trinidad. Un troisième cargo l'emmena à Chypre. De Chypre, il traversa le canal de Suez en direction de Bornéo, et de Bornéo il fila vers l'Australie.

D'escale en escale, Jonas boucla le tour du monde une douzaine de fois. Au fur et à mesure que défilaient les ports, il prenait du grade, passait de la cuisine aux moteurs, puis des moteurs à la radio. Après quelques années comme assistant, il obtint sa licence et devint opérateur radio à part entière.

Jonas aimait cette profession étrange, à mi-chemin entre

l'électronique et le chamanisme, où l'opérateur discutait avec la haute atmosphère par le truchement d'un langage rythmique obscur pour les profanes. Jouer les chamans comportait toutefois certains dangers : les vieux opérateurs radio – ceux qui restaient trop longtemps en poste – souffraient souvent d'une irréversible atrophie des cordes vocales. On les voyait croupir dans les bistrots portuaires, l'air de griots blasés, incapables de communiquer autrement qu'en pianotant des salves de morse sur leurs chopes de bière.

Refroidi par cette perspective, Jonas décida de revenir s'installer sur la terre ferme.

Il débarqua dans le port de Montréal dix ans après son départ, en jetant des coups d'œil nerveux autour de lui. Pendant son absence, le Québec avait été secoué tour à tour par la mort de Maurice Duplessis, la Crise d'octobre, la modernisation de Montréal, l'Exposition universelle et la révolution sexuelle. Ce qu'il découvrit n'avait rien à voir avec la vie de marin ou l'effervescence industrielle des ports – et surtout pas avec le Québec de ses souvenirs, lequel se résumait à quatorze années de misère dans un microscopique village de la Basse-Côte-Nord.

Dès qu'il mit le pied à terre, Jonas fut frappé d'un mal étrange : il n'arrivait plus à se déplacer sur une surface immobile. Les vieux loups de mer connaissaient bien ce dérèglement de l'équilibre provoqué par une exposition trop longue au mouvement de la mer. Il n'existait aucun remède au mal de terre. Il suffisait de patienter quelques jours, jusqu'à ce que l'oreille interne s'ajuste d'elle-même à la situation. Jonas s'inquiétait pourtant : les journées passaient et sa ligne d'horizon n'arrêtait pas de bouger. Assis, le vertige le faisait tomber de sa chaise. Debout, la nausée l'envoyait vomir par-dessus les rambardes. Couché, il roulait de part et d'autre du lit comme une bouée de chenal et se réveillait ligoté dans les draps.

Après deux semaines de ce régime nauséeux, il décida de s'administrer un remède radical qui le sauverait ou l'achèverait : il traverserait le continent en solitaire.

L'exploit pouvait sembler dérisoire, mais n'oublions pas que pour Jonas la plus courte ligne entre Montréal et Vancouver passait désormais par le canal de Panama. Il prit donc son sac de marin à l'épaule et s'en fut, verdâtre et vacillant, tendre le pouce sur le bord de l'autoroute 40.

Une semaine plus tard, Jonas se retrouvait seul sur le bord d'une route tertiaire du Manitoba, couvert de sueur, affalé sur le gravier dans l'espoir vain de réduire la nausée. Il avait vomi dix fois le contenu de son estomac et, entre deux hoquets, se fustigeait de ne pas avoir repris la mer. Dire qu'en ce moment il aurait pu naviguer dans le nord de l'océan Indien, tranquillement secoué par une tempête de mousson, l'index sur le manipulateur télégraphique...

À sa verticale, haut dans le ciel, un cheptel de vautours le survolait avec intérêt. Il ferma les yeux, prêt à se laisser mourir de soif et de vertige. Lorsqu'il les rouvrit, cinq minutes plus tard, Sarah lui tendait une gourde d'eau tiède.

Le roulis mou de *Granpa* ramena Jonas à la vie.

*Granpa* était un station wagon Bonneville 1966 beige, plus large que long, à la carapace mouchetée de rouille, dont la radio refusait de capter autre chose que les postes de musique western sur la bande AM. Le moteur poussif de ce paquebot, prématurément usé par des dizaines de milliers de kilomètres de corvée de roulotte, ne permettait de dépasser les quinze nœuds qu'avec le vent en poupe. Cette voiture de terre ferme qui n'avait jamais rien vu d'autre que la plaine, et encore la plaine, savait pourtant feindre à la perfection le mouvement de l'océan. Peut-être ses amortisseurs avaient-ils été manufacturés à proximité de l'Atlantique ? Peut-être ses pneus fatigués avaient-ils été récupérés sur les flancs d'un remorqueur ?

Quoi qu'il en fût, ce roulis artificiel sauva Jonas. Sa respiration redevint calme, la nausée s'estompa et le vertige disparut, si bien qu'au bout de quelques heures le moribond, sauvé *in extremis* de l'insolation, s'était métamorphosé en Corto Maltese.

Le soir venu, Sarah invita Jonas à s'installer dans la roulotte argentée. Il faut dire qu'elle cavalcait depuis près de deux ans et la solitude lui devenait parfois pénible. Jonas voulait rejoindre l'autre rive du continent? Aucun problème. La traversée pouvait se monnayer contre un peu de compagnie.

Ce couple n'était destiné à durer que mille cinq cents kilomètres. Il n'en fallait pas davantage.

Fin août, ils atteignaient la banlieue est de Fort McLeod, Alberta, à l'endroit où divergeaient deux autoroutes. La 2 filait vers le nord, en direction de Calgary. La 3 montait se perdre dans la perspective bleutée des Rocheuses. Sarah stationna *Granpa* sur l'accotement et résuma la situation :

– Le Pacifique, c'est tout droit par là.

Jonas remit son sac sur l'épaule, prit une grande respiration, sauta les Rocheuses, changea de bassin versant et descendit jusqu'à Vancouver, fonçant tête baissée dans les masses de pluies qui nimbaient l'océan Pacifique.

Noah entra en scène neuf mois plus tard.

Selon la légende, il aurait pris sa première respiration au Manitoba, quelque part entre Boissevain et Whitewater, près de la ligne de chemin de fer, à un endroit qui, sur les cartes routières, semblait occuper le centre géographique exact du Canada. En réalité, il s'agissait du centre exact de rien du tout : à l'est s'étendait une vaste forêt d'épinettes, au nord des tourbières noirâtres, au sud les monts Turtle et le Dakota, et à l'ouest une plaine qui paraissait se terminer en Chine.

Une chose était sûre : le plus proche océan se trouvait à deux mille kilomètres de là.

Si invraisemblable que cela puisse paraître, Noah avait appris à lire grâce aux cartes routières.

Sarah l'avait en effet nommé navigateur en chef, tâche qui consistait à garder l'œil sur les quatre points cardinaux, le nord magnétique et, accessoirement, le contenu de la boîte à gants. Il occupait donc les longues heures de plaine à explorer cet espace exigu qui sentait la poussière et le plastique surchauffé. Outre la petite monnaie, les contraventions impayées et les miettes de biscuits, on y trouvait une dizaine de cartes routières représentant l'Ontario, les Prairies, le Yukon, le Dakota du Nord, le Montana, la côte ouest et l'Alaska.

La boîte à gants de *Granpa* contenait tout l'univers connu, soigneusement plié et replié sur lui-même.

Les années avaient rendu ces cartes quasi transparentes, criblées d'une multitude de petits jours aux articulations. À force de déchiffrer ce paysage de papier, Noah avait compris l'alphabet, puis les mots, les phrases, les paragraphes. *Road Information*, *Federal Picnicgrounds* et *Weather Broadcast* furent les premiers mots qu'il sut lire. Sarah y ajouta bientôt quelques noms de réserves indiennes – tels Opaskwayak, Peguis ou Keeseekoowenin – en précisant lesquels de ses arrière-grands-oncles ou petits cousins germains vivaient là. Curieusement, elle ne proposait jamais d'aller visiter cette parenté invisible. Noah n'insistait pas. Son arbre généalogique était comme tout le reste : une chose fugace, qui fuyait avec le paysage.

Un jour, les cartes ne suffirent plus à étancher la curiosité de Noah et il se tourna vers l'unique ouvrage de la bibliothèque familiale : un livre difforme oublié par Jonas lors de son départ précipité.

Personne ne pouvait imaginer la trajectoire de ce livre. Après plusieurs décennies sur les rayons de la bibliothèque de l'université de Liverpool, il avait été volé par un étudiant, avait circulé de main en main, avait échappé à deux incendies

puis, abandonné à lui-même, était retourné à l'état sauvage. Il avait parcouru des milliers de kilomètres dans plusieurs sacs, voyagé à fond de cale dans des caisses humides, avait été jeté par-dessus bord, puis avait cheminé dans l'estomac acide d'une baleine avant d'être recraché et repêché par un scaphandrier analphabète. Jonas Doucet l'avait finalement gagné au poker dans un troquet de Tel-Aviv, un soir de bamboche.

Ses pages étaient friables, maculées d'une infinité de petits points roux, et en y plongeant le nez on pouvait humer une flore patiente affairée à coloniser les profondeurs du papier. Ce n'était pas seulement l'unique livre de Noah, mais c'était également un livre unique, aux multiples signes distinctifs. Au milieu de la page cinquante-huit, par exemple, s'étalait une grande tache de sang brunâtre. Entre les pages quarante-deux et quarante-trois se trouvait un maringouin fossilisé, minuscule passager clandestin aplati par surprise. Et dans la marge de la page vingt-trois était griffonné un mot mystérieux : « Rokovoko ».

On l'appelait le Livre sans visage, car sa couverture avait été arrachée depuis la nuit des temps. C'était une sorte de recueil d'histoires de marins dont la première page reproduisait une carte des Caraïbes qui ne cessait de stupéfier Noah. Comment pouvaient coexister une telle masse d'eau et une si petite quantité de terre ? La carte de la Saskatchewan ressemblait à un négatif des Caraïbes : pour chaque île, un lac, et des océans de graminées en guise de mer.

Les Prairies cédèrent la place aux naufrages, aux sordides histoires de pirates et à la promesse de l'or blond enfoui sous de lointains cocotiers. Le livre était rédigé en anglais et en français, parsemé de mots de marine bizarres et de tournures vieillottes. Noah ne se laissait pas impressionner : s'il avait pu apprendre des mots comme Wa-Pii Moos-Toosis, rien ne l'empêcherait de louvoyer entre les safrans, les cacatois, les écoutilles, les huniers et autres palans et boulines.

Il lui fallut près d'un an pour venir à bout du Livre sans visage, et cette héroïque lecture laissa une empreinte indélébile en lui : jamais plus il ne saurait distinguer un livre d'une carte routière, une carte routière de son arbre généalogique, et son arbre généalogique de l'odeur de l'huile à transmission.

Sarah et Jonas Doucet avaient échangé des lettres pendant quelques années. Cette correspondance constituait un monumental pied de nez à la logique la plus élémentaire – car Jonas, à leur instar, ne s'était jamais fixé où que ce soit. Après avoir vécu quelques mois à Vancouver, il était reparti vers le nord, continuant de se promener de village en village et de boulot en boulot, remontant la côte ouest en direction de l'Alaska sans jamais trop s'éloigner de la mer. Pendant ce temps, Sarah et Noah traversaient la Saskatchewan en zigzag, s'arrêtaient travailler à Moose Jaw, revenaient hiverner en banlieue de Winnipeg.

L'addition de ces deux errances rendait tout échange de courrier hautement improbable, et Sarah avait dû élaborer un système postal particulier.

Lorsque venait le temps de poster une lettre, elle déplaçait les cartes routières de l'ouest du continent sur le capot de *Granpa* et tentait de deviner où Jonas pouvait bien se trouver. Par exemple, s'il venait de passer quelques semaines à Whitehorse, elle pensait le débusquer à Carmacks. Elle changeait ensuite d'avis : Carmacks était situé trop loin de la mer. Jonas avait plutôt continué sur la route 1 en direction d'Anchorage et il se trouvait sans doute quelque part à mi-chemin. Elle adressait donc la lettre à la poste restante de Slana et indiquait, en guise d'adresse de retour, la poste restante d'Assiniboia, où elle prévoyait de passer au cours des semaines suivantes.

Si elle avait de la chance, Jonas recevrait sa lettre et enverrait une carte postale à Assiniboia ; sinon, l'enveloppe se

perdrait dans le néant et Sarah inscrirait un coup dans l'eau sur les cartes routières.

Le simple bon sens suggérerait que jamais une seule missive envoyée selon ce système fantaisiste n'atteindrait sa cible. Pourtant, ils parvenaient à échanger, bon an mal an, une lettre par mois. Cette correspondance absurde dura jusqu'à l'arrivée d'une mystérieuse carte postale.

Treize ans plus tard, Noah se souviendrait encore avec précision de cette journée.

Ils s'étaient arrêtés à Mair, minuscule bled agglutiné contre le stationnement d'un concessionnaire de moissonneuses-batteuses. Au centre du village, les trois institutions habituelles formaient un triangle équilatéral : l'édifice de la coopérative agricole (*Founded in 1953*), le bureau de poste (S0C 0R1) et le restaurant Brenda's (*Today: fish n'chips, dessert, beverage, \$ 3,95*).

Après avoir étudié avec méfiance le menu du restaurant, Noah et Sarah traversèrent la route en direction du bureau de poste.

Ils visitaient plusieurs centaines de bureaux de poste par année, brèves escales dont Noah ne se lassait pas. Il aimait l'acier étincelant des casiers postaux, les comptoirs usés, les affiches décolorées vantant les joies subtiles de la philatélie – et, surtout, ce parfum caractéristique où prédominaient le papier pulvérisé, le tampon encreur et la fragrance caoutchouteuse des élastiques.

Tandis qu'il s'imprégnait de l'atmosphère du bureau de poste, Sarah demanda au commis s'il n'avait pas reçu une lettre pour eux. Le vieil homme prit la boîte qui contenait les lettres envoyées à la poste restante de Mair – assurément l'une des adresses les moins utilisées de la planète – et s'étonna d'y trouver une carte postale. Il l'examina sans se presser avant de finalement la retourner pour voir à qui elle était adressée.

– Sarah and Noah Riel, right? Got an ID?

Pendant que Sarah fouillait dans ses poches en quête d'une vieille carte d'assurance-maladie – elle n'avait jamais eu de permis de conduire –, il étudiait nonchalamment la carte postale. Noah trépigait, agrippé au rebord du comptoir, considérant la dégaine du commis (cravate bourgogne, moustache jaune nicotine) avec une animosité sourde. Dès que Sarah tendit sa pièce d'identité, il arracha la carte postale des mains de l'homme et détala vers la sortie.

Sarah le rejoignit dans l'escalier du bureau de poste où, assis dans la poussière, il contemplait leur miracle à trente-cinq sous. Au recto figurait la photo d'une baleine à bosses en plein vol, ses immenses nageoires déployées, oiseau de trente tonnes tentant vainement d'échapper à son élément. Au coin de la photo, le graphiste avait ajouté *I Love Alaska* en italique rouge cerise. Au verso, Jonas avait tracé trois phrases tortueuses que Noah tentait de déchiffrer sans y parvenir – principalement parce qu'à cette époque il était encore incapable de lire autre chose que ce qui était imprimé sur une carte routière. Il se rabattit plutôt sur le timbre, lequel représentait un coquillage barré du sceau du bureau de poste.

Il lança un regard interrogatif à Sarah.

– Nikolski?

Ils s'empressèrent d'étaler la carte de l'Alaska sur le capot brûlant de *Granpa*. Le doigt de Noah glissa le long de l'index, trouva les coordonnées de Nikolski – quadrant E5 –, traça une longue diagonale en travers de la carte et s'arrêta sur l'île Umnak, bout de terre perdu dans l'interminable colonne vertébrale des Aléoutiennes, loin dans la mer de Béring.

Il encercla au stylo bleu le minuscule village de Nikolski, à la pointe ouest de l'île, puis recula d'un pas afin de considérer la carte dans son ensemble.

La route la plus proche se terminait à Homer, huit cents milles nautiques à l'est.

– Mais qu’est-ce que Jonas est allé faire là-bas?! s’écria Noah en levant les bras au ciel.

Sarah haussa les épaules. Ils replièrent la carte et reprirent la route sans rien ajouter.

Après Nikolski, ils cessèrent de recevoir les cartes postales de Jonas. Sarah continuait à lui écrire comme si de rien n’était, croyant à un revers temporaire du hasard, mais les mois passaient, les bureaux de poste défilaient, et le silence radio se prolongeait.

Plusieurs théories pouvaient expliquer le silence de Jonas, la plus censée voulant que le fragile miracle de leur correspondance était arrivé à son terme, que chaque lettre échangée durant ces années constituait une entorse intolérable aux lois immuables du hasard, lesquelles avaient tout simplement repris leurs droits.

Mais Noah avait le caractère buté d’un petit nomade de six ans, et il ne voulait rien entendre des lois immuables de quoi que ce soit. Les yeux rivés sur la ligne d’horizon, il ruminait des kilomètres d’idées noires en tentant d’imaginer ce que Jonas pouvait bien manigancer à Nikolski. Sans doute s’était-il amouraché d’une Aléoute et travaillait-il à se refaire une nouvelle vie en biffant toutes les tentatives antérieures. Noah imaginait un troupeau de demi-frères et de demi-sœurs aux yeux bridés, petits sédentaires crottés qui auraient monopolisé l’attention de son père.

Maintes fois, il proposa à Sarah d’aller rendre une visite surprise à Jonas, histoire de le prendre en flagrant délit. Plutôt que de retourner encore une fois à Medicine Hat, pourquoi ne pas remonter l’autoroute d’Alaska jusqu’à Anchorage, puis de Anchorage prendre un traversier pour Nikolski?

Sarah refusait d’un air évasif. Pressée d’expliquer son refus, elle prétendait que Jonas avait déjà quitté Nikolski. Elle allait parfois jusqu’à préciser qu’il avait repris la mer en direction

de Vladivostok ou qu'il s'était envolé pour Fairbanks. Mais le plus souvent, elle demeurait coite et montait le volume de la radio en prétendant n'avoir rien entendu.

Noah, qui ne manquait pas de perspicacité, soupçonna un cas de peur bleue – une incapacité chronique de s'approcher de l'océan. Un savant interrogatoire lui permit de confirmer le diagnostic.

Avait-elle déjà visité Vancouver ?

Moue indifférente.

Lui était-il arrivé de quitter le centre du pays ?

Elle n'en avait jamais vu l'intérêt.

N'éprouvait-elle pas l'envie de voir ce qui se trouvait au-delà des Rocheuses ?

À cette dernière question, Sarah répondit platement qu'il était inutile d'aller y voir par eux-mêmes puisqu'ils disposaient de plusieurs cartes routières permettant d'élucider cette question d'ailleurs sans intérêt. Noah, qui avait depuis longtemps épuisé les ressources de la boîte à gants, décida d'aborder la question franchement :

– Tu n'as jamais eu le goût de voir l'océan Pacifique ?

Sarah se contenta de répondre que non, elle n'avait jamais vraiment eu le goût de humer la fiente de goéland et le varech en putréfaction. La réponse, savant mélange de mépris et d'indifférence, cacha mal son tressaillement de panique.

Noah secoua la tête. Dans son petit atlas intérieur, il traça une croix sur Nikolski.

Le temps défilait au rythme océanique de *Granpa*. Rien ne semblait avoir changé, sinon la répartition de la rouille sur les flancs du Bonneville 1966. Sarah pilotait, Noah grandissait, et leur roulotte semblait toujours frappée par une malédiction circulaire. En juillet, on la voyait près du lac des Bois, sur la frontière de l'Ontario ; la nuit de Noël, on la surprenait au sud de l'Alberta, dans le stationnement abandonné

d'un People's: en mars, on la croisait à l'extrémité nord du lac Winnipegosis, bloquée dans un relais de camionneurs par une tempête de neige; en mai, elle sillonnait le sud de la Saskatchewan – et en juillet, on la retrouvait de nouveau au lac des Bois, revenue à son point de départ avec la précision migratoire d'un cachalot.

Noah ne s'était lié d'amitié avec personne – décision désagréable mais nécessaire. Lorsque leur roulotte rasait une cour d'école, il contemplait la multitude de ses amis potentiels. On les comptait par centaines, de l'autre côté du grillage, qui jouaient au basket-ball, râlaient contre les professeurs, se regroupaient en cercles pour tirer sur une cigarette. Certains lançaient des regards pleins de convoitise vers la route. La vieille roulotte argentée exerçait sur eux un étrange magnétisme, telle une horde de Mongols qui aurait traversé au galop la banlieue d'une grande ville. Doigts passés dans le grillage, les captifs enviaient les nomades.

Noah considérait la possibilité de s'éjecter par la fenêtre.

Il ne partageait pas le Glorieux Imaginaire Routier Nord-Américain. De son point de vue, la route n'était rien qu'un étroit nulle part, bordé à bâbord et à tribord par le monde réel – endroit fascinant, inaccessible et inimaginable. La route n'avait surtout rien à voir avec l'Aventure, la Liberté ou l'Absence de Devoirs d'Algèbre.

Chaque automne, Sarah achetait les livres de classe appropriés et il s'enfermait dans la roulotte afin d'étudier avec zèle, convaincu que l'algèbre et la grammaire représentaient son seul espoir de réintégrer un jour le monde réel.

Treize années avaient passé depuis la carte postale de Nikolski. Noah venait de fêter ses dix-huit ans. Le temps était venu de quitter la roulotte. Il n'attendait, pour déclencher ce plan d'évasion, que ses résultats aux examens du ministère de l'Éducation du Manitoba. Une fois son diplôme de douzième année en main, il filerait pour l'université.

La discipline qu'il étudierait le préoccupait bien moins que l'emplacement de l'université elle-même. Il était hors de question de s'installer à Winnipeg ou à Saskatoon : Noah voulait sortir de la boîte à gants, sauter par-dessus l'horizon. Mais par-dessus quel horizon ?

Le sud ? Les États-Unis ne l'intéressaient pas.

Le nord ? Pas une option crédible d'ici l'ouverture d'une éventuelle Université centrale de l'île de Baffin.

L'ouest ? Il était percé de toutes parts, transparent et gras-seux comme les cartes routières de la boîte à gants. L'Ouest, c'était son père, homme lointain et mystérieux qui habitait avec une tribu d'Aléoutes sur une île perdue de la mer de Béring, se nourrissait de saumon cru et chauffait sa yourte avec des bouses de mouton séchées – modèle paternel peu édifiant.

Noah partirait donc vers l'est.

Il écrivit en catimini à une université montréalaise. Les papiers d'inscription arrivèrent à la poste restante d'Armada une semaine plus tard.

Noah craignait de révéler le projet à sa mère. Il redoutait un discours enflammé contre Montréal, ville portuaire, jalon de la voie maritime du Saint-Laurent et métropole mouvementée – ni plus ni moins qu'un Léviathan mangeur d'hommes. Il n'en fut rien. Sarah le regarda déchirer l'enveloppe avec une moue indifférente.

– Une île... se borna-t-elle à marmonner.

Plutôt que de gaspiller son énergie en inutiles plaidoyers, Noah se réfugia dans la roulotte afin d'étudier le contenu de l'enveloppe – notamment le guide des programmes, épais atlas des différentes trajectoires qu'il pourrait désormais emprunter. Il chercha d'abord le *certificat de nomadologie appliquée* ou le *baccalauréat en errance internationale*, seules disciplines pour lesquelles il se sentait un brin d'aptitude, mais le guide ne mentionnait aucun diplôme de ce type. Il faudrait composer avec les moyens du bord.

Noah entreprit de lire le guide d'une couverture à l'autre, sans rien omettre, depuis *Abyssométrie* jusqu'à *Zénologie* en passant par les *Études en mercantilisme appliqué*, les *Sciences obtuses* et l'*Usinage d'opinion*. Cette lecture soporifique eut vite raison de lui et il piqua du nez dans le guide.

Il émergea une heure plus tard, nauséux. Il regarda autour de lui, dans l'espoir de reconnaître les parages. La bouilloire lui renvoya l'image difforme de son visage. Au beau milieu du front, l'encre bon marché avait imprimé un mot mystérieux : *Archéologie*.

Noah haussa les épaules et jugea que le destin venait de frapper.

Lorsque Sarah sort finalement de son sac de couchage, la brume s'est dissipée et Noah a mis la table du petit déjeuner. Ils mangent en silence, parmi les effluves d'herbicide qui montent du fossé d'irrigation. Noah mord sans conviction dans un toast au miel, puis l'abandonne, à peine entamé. Sarah se contente d'avaler deux tasses de thé brûlant.

Le déjeuner se termine brusquement. Sarah rafle le pot de miel et la théière, plie la table comme si une soudaine urgence menaçait.

Tandis qu'elle organise le départ, Noah vérifie une dernière fois le contenu de son sac – un strict minimum soigneusement dosé. Depuis la table de la cuisine, les ancêtres Chipeweyans suivent ses moindres gestes avec l'incompréhension habituelle.

Puis, assis sur la couchette, Noah examine longuement l'habitable de la roulotte dans l'espoir de remarquer un détail qui aurait miraculeusement échappé à son attention au cours des dix-huit dernières années. Il ne trouve rien et clôt l'inventaire avec un bref soupir.

Il serre les gréments de son sac, le balance sur son épaule et sort de la roulotte.

Sarah a déjà pris place dans la voiture, les mains sur le volant, l'œil sur la route, dans une attitude d'impatience et de déni. Noah ouvre l'autre portière et fait mine de s'asseoir, un pied dans la voiture, un pied sur la terre ferme. Ils restent ainsi plusieurs minutes sans rien dire, en regardant vers l'ouest.

– Je te laisse sur la Transcanadienne? demande enfin Sarah.

Il fait une moue, examine la minuscule route 627. Il y a peu de trafic dans les parages, mais quelle importance? Rien ne le presse. Sans conviction, Sarah démarre le moteur de *Granpa*. Elle écoute le ronronnement grave du V8, en quête d'un quelconque bruit suspect, tandis que Noah cherche une phrase mémorable afin de conclure ce chapitre de sa vie.

Soudainement, Sarah se penche vers la boîte à gants, l'ouvre d'un coup de poing et saisit le Livre sans visage.

– N'oublie pas ça.

Noah hésite une seconde, entrouvre son sac à dos et comprime le vieux livre entre deux chandails. La reliure est friable comme de l'os et la vieille carte des Caraïbes lui reste entre les mains, orpheline.

Puis, tout se déroule très vite : Sarah le serre dans ses bras sans un mot, aussi fort qu'elle le peut, avant de le pousser hors de la voiture à coups de pied. Avant qu'il ait le temps d'ajouter quoi que ce soit, elle embraye et décampe dans un crissement de gravier, la portière encore ouverte.

Une minute plus tard, Noah se retrouve seul au bord de la route avec son sac à dos béant, une vieille carte des Caraïbes chiffonnée dans la main et une boule d'asphalte dans l'estomac. Il respire profondément, plie la carte et la glisse dans une poche de chemise. Puis il ajuste son sac à dos et se met en marche vers l'est, les yeux plissés, droit vers le soleil qui rase encore l'horizon.

Un peu plus loin, trois corneilles donnent du bec dans la carcasse d'un animal. Noah chasse les oiseaux, qui s'envolent avec des croassements indignés et se posent de l'autre côté de la route.

Échoué sur le gravier, les yeux tournés vers le ciel, un gros esturgeon accidenté regarde dériver les nuages.

## *Tête-à-la-Baleine*

Joyce ouvre un œil. Le réveille-matin indique cinq heures moins le quart. Elle s'habille en silence, sans allumer la lumière. Elle tire un sac de marin de sous le lit, le hisse sur son épaule et sort de la chambre sur la pointe des pieds. À l'étage du dessus, les ronflements de son oncle se mêlent au ronronnement du réfrigérateur.

Dehors, un nuage de buée s'élève de sa bouche. À l'ouest, la lune vient de se coucher et on devine le faible clignotement des dernières étoiles. Joyce se met en route d'un pas vigoureux, en évitant de regarder en direction des maisons voisines.

Quelques minutes plus tard, elle passe devant la polyvalente.

Elle jette un regard neutre sur la cour – gravier orange sous la lumière du mercure – et constate qu'elle ne ressent plus rien, ni dégoût ni mépris. Elle s'étonne de la rapidité avec laquelle le passé et l'oubli s'installent dans son sillage. Douze heures plus tôt, elle était encore prisonnière de cet enclos ; maintenant, l'endroit lui paraît totalement étranger. Même l'exécrable clôture Frost ne la dérange plus. Il faut dire que l'apparence d'une clôture change considérablement selon le côté où l'on se trouve. Or, de ce côté-ci, le grillage n'évoque que l'inoffensif quadrillage d'une carte géographique.

Elle allonge le pas.

Lorsqu'elle avait six ans, Joyce se faufilait clandestinement dans le bureau de son père. Elle refermait la porte sans bruit, se frayait un chemin entre les piles de publications de Pêches et Océans Canada, les boîtes de formulaires, les répertoires de bouées, et tirait de l'armoire de longs rouleaux de papier. Elle retirait les élastiques et déroulait sur le plancher des dizaines de cartes marines, de toutes les échelles et de toutes les couleurs, la plupart recouvertes de notes, de calculs, de zones de pêche hâtivement esquissées.

Joyce avait développé une préférence particulière pour la carte 2472-B, une immense projection à l'échelle 1 : 100 000 du littoral de la Basse-Côte-Nord avec, en plein milieu, le minuscule village de Tête-à-la-Baleine. Elle avait si souvent déroulé cette carte que ses rebords avaient pris une couleur de parchemin. Examiné à contre-jour, le bleu de la mer révélait un archipel compliqué de doigts grasseux, parsemé de courants, de côtes de profondeurs, de bouées, d'amers, de phares et de chenaux.

Dans un coin de la carte, près de la légende, était imprimé l'avertissement suivant :

*Les levées effectuées dans les zones côtières entre Sept-Îles et Blanc-Sablon ne sont pas conformes aux normes modernes et il peut s'y trouver des rochers ou des hauts-fonds non cartographiés. On doit y être prudent.*

La géologie locale se caractérisait en effet par un nombre étonnant d'îles, d'îlots et d'archipels, sans compter les écueils, cayes, îlets, récifs, presque-îles, mirages, épaves, bouées et innombrables cailloux qui, à marée basse, émergeaient par intermittence.

Si les îles abondaient sur les cartes marines de la région, on notait en revanche une flagrante absence de route. On pouvait

croire à une omission inhérente aux cartes marines, dont la fonction première était de faciliter la navigation – mais il ne fallait pas chercher si loin : les cartes n’indiquaient aucune route parce qu’il n’y en avait tout simplement aucune. La 138 arrêta à Havre-Saint-Pierre et renaissait brièvement à Pointe-aux-Morts. L’intervalle entre ces deux points – trois cent cinquante milles nautiques parsemés des hauts-fonds que l’on sait – était desservi par bateau et par avion.

Cette pénurie de route entraînait deux conséquences importantes.

La première, c’est que les gens de Tête-à-la-Baleine voyageaient fort peu. Ils se contentaient de pratiquer une variété saisonnière de nomadisme appelée transhumance, qui consistait à passer l’été sur l’île Providence, à quelques milles de la côte. Ce déménagement collectif permettait jadis de se rapprocher des bancs de morue durant la saison de pêche. Restait à savoir, maintenant que les morutiers s’amarrèrent au quai municipal de Tête-à-la-Baleine, pourquoi personne ne songeait à installer son propre petit village d’été sur une autre île, plus loin, quelque part au-delà de Providence. Les parages ne manquaient pas d’îles, après tout.

La seconde conséquence – et sans doute la plus importante –, c’est que Joyce, absorbée par les cartes marines de son père, n’avait jamais mis les pieds hors du village avant l’âge de douze ans.

La mère de Joyce était morte une semaine après l’accouchement, prétendument à cause d’une tête de capelan coincée dans les bronches. Il arrivait que les détails de l’histoire changent légèrement. On parlait parfois d’une vertèbre de morue dans les poumons, voire d’une arête de hareng dans la trachée – mais on s’entendait sur une chose : c’était une victime de la mer.

Le père de Joyce n’ayant jamais voulu se remarier, cette

dernière demeura orpheline et fille unique, seule maîtresse à bord après Dieu – bref, chargée de préparer les repas, torcher la maison et faire ses devoirs toute seule, tâches dont elle s’acquittait déjà de façon routinière à l’âge de six ans. La popote se résumait à faire bouillir ou frire les prises accidentelles que son père ramenait du morutier. Quant au ménage de la maison, Joyce le bâclait sans vergogne. Il régnait dans ces murs un désordre chronique que son père considérait d’un œil tolérant.

Mais la plus ardue de toutes ses tâches consistait à supporter la famille de son père, assortiment de tantes inquisitrices, de cousins turbulents et d’oncles tapageurs qui débarquaient à la moindre occasion. Le père de Joyce, altruiste bonasse, ne se résolvait pas à chasser frères et beaux-frères : ils entraient ici comme chez eux, s’invitaient à souper, pestaient bruyamment contre les quotas de morue et les observateurs en mer, discutaient des nouvelles tendances diététiques japonaises et restaient pour écouter la *Soirée du hockey*. (C’étaient de grands fans de Guy Lafleur.)

Joyce avait depuis longtemps compris que la maison fournissait à ses oncles un havre neutre, loin des récriminations de leurs épouses, du moins jusqu’à ce que l’une d’entre elles effectue un raid et ramène son fuyard au foyer en le tirant par l’oreille ou par quelque autre excroissance corporelle. C’était d’ailleurs à peu près la seule raison pour laquelle les tantes de Joyce venaient jusque-là – ce qui ne les empêchait pas d’inspecter le désordre des lieux en secouant la tête.

La horde batailleuse des cousins représentait le sous-groupe le plus problématique. Ils s’abattaient comme une pluie de sauterelles, tiraient les cheveux de Joyce – qu’elle avait dès lors résolu de garder courts –, lui donnaient des jambettes, ne rataient aucune occasion de se payer sa tête. Ils profitaient des absences de son père pour faire des razzias dans le frigidaire, subtilisant de la bière et des harengs

fumés qu'ils épluchaient devant la télé. Joyce devait repousser cette force brute, mal domestiquée, à coups de casserole et de fourchette.

Pour faire contrepoids à l'envahissante famille paternelle, Joyce disposait de la famille de sa mère – une famille invisible, absente, qui se réduisait désormais à un seul membre : son grand-père Doucet.

Lyzandre Doucet habitait seul dans une maison branlante, bâtie sur la grève, à quelques kilomètres du village. On le voyait rarement s'éloigner de chez lui et personne n'allait le visiter.

Joyce adorait tout de son grand-père : ses mains ridées, le bandeau qui couvrait son œil gauche, les infâmes petits cigares au porto qu'il fumait à cœur de jour – et, surtout, les mille histoires étonnantes qu'il ne cessait de raconter. Chaque après-midi, après l'école, elle courait le rejoindre. Assis dans la cuisine, ils buvaient une mixture brûlante qui laissait un cerne de rouille dans les tasses et un goût amer dans la gorge, et que son grand-père appelait du thé.

C'est dans cette cuisine que Lyzandre Doucet dévoila à sa petite-fille le grand secret de la famille.

En dépit des apparences, assurait-il, Joyce était l'ultime descendante d'une longue lignée de pirates dont les tout premiers membres connus s'appelaient Alonzo et Herménégilde Doucette – quoique, selon les circonstances, les lieux ou les subtilités de la grammaire ambiante, on les nommât aussi Doucet, Doucett, Douchette, Douchet, Douchez, Douçoit, Duchette, Ducette, Dowcett, Dusett, Ducit ou Dousette.

Nés dans le havre d'Annapolis Royal au début du dix-huitième siècle, ces deux frères de la côte avaient mené une courte et fulgurante carrière de flibustiers. Ils avaient mis à sac les villages de Nouvelle-Angleterre, pris à l'abordage plusieurs vaisseaux britanniques, puis évincé les concurrents trop gourmands. Ils avaient même osé un périlleux raid dans le

port de Boston au printemps 1702. L'entreprise dura jusqu'au jour où Alonzo mourut d'une bête indigestion. Herménégilde prit alors sa retraite grâce à l'abondant butin que les deux frères avaient dissimulé dans les anses brumeuses de Nouvelle-Écosse.

La vocation flibustière de la famille Doucet se serait sans doute tarie dans cette retraite tranquille, n'eût été la signature du traité d'Utrecht en 1713.

En cédant l'Acadie aux Anglais, Louis XIV plongea tous les colons dans une situation délicate, en particulier la famille Doucet dont on n'avait pas oublié les raids sur la Nouvelle-Angleterre. Voyant s'approcher l'orage, les enfants d'Herménégilde devancèrent la déportation et s'éparpillèrent dans toutes les directions, de la baie des Chaleurs au golfe du Mexique.

L'errance et l'incertitude politique remirent la flibuste à l'ordre du jour.

Du nord au sud, on vit apparaître des myriades de petits boucaniers, tels Armand Doucet, Euphédime Doucette, Ezéchias Doucett, Bonaventure Douchet, et plusieurs autres Doucet à l'orthographe variable dont l'histoire n'a presque jamais retenu le prénom. Comme un pirate en attire toujours un autre, maints flibustiers se rallièrent à la famille Doucet : le capitaine Samuel Hall, de Nouvelle-Écosse, le Terre-neuvien Turk Kelly, ainsi que Louis-Olivier Gamache, illustre écumeur de la baie Ellis. Le grand-père de Joyce prétendait même que Jean Lafitte, le légendaire pirate louisianais, aurait été un lointain petit-cousin.

Joyce n'avait jamais entendu parler de Jean Lafitte, mais elle était toute disposée à se laisser impressionner.

Un siècle plus tard, l'arrière-grand-père de Joyce et ses deux fils aînés construisaient la légendaire maison des Doucet près de Tête-à-la-Baleine. Hâtivement érigée avec du bois de grève, elle oscillait dans le nordet avec des craquements de mauvais augure, penchée vers la mer tel un gros mammifère

marin que l'on aurait vainement essayé de retenir au bord. À chaque équinoxe, tout le village pariait sur les probabilités que sa charpente abdique enfin et parte avec la marée, mais les années passaient (clamait grand-père Doucet en frappant du poing la première poutre à sa portée) et cette vieille baraque tenait toujours le coup.

Dans cette maison étaient nés et avaient vécu tous les Doucet de Tête-à-la-Baleine : grand-père et grand-mère, grands-oncles, grands-tantes, cousines, cousins, beaux-frères et chiens galeux. Cette branche de la famille avait cessé de pratiquer la piraterie sans pour autant avoir développé la vocation de la pêche. Cette absence de rôle précis avait contribué à les isoler du reste de la population.

De toute façon, les Doucet habitaient trop loin du village pour ne pas être louches. Les fiers-à-bras prétendaient fréquenter la maison branlante afin de trousseur leurs filles ou de se procurer du miquelon – car si le grand-père Lyzandre n'avait jamais pris le moindre bateau à l'abordage, il s'était tout de même livré à la contrebande durant la prohibition. Il n'en fallait pas davantage pour que cette maison isolée soit déclarée lupanar, tripot et lieu de damnation éternelle.

Lassés du mépris et des ragots, plusieurs membres de la famille songèrent à quitter le village. L'exode fut amorcé en juin 1960 par le fils cadet de Lyzandre : Jonas Doucet.

Cet oncle légendaire, âgé d'à peine quatorze ans, avait remonté le fleuve jusqu'à Montréal où il s'était embarqué sur un cargo en partance pour Madagascar – et on ne l'avait plus jamais revu. Sa famille recevait parfois d'illisibles cartes postales envoyées de tous les ports du monde, que le grand-père Lyzandre punaisait fièrement aux murs de la maison. En plein milieu de l'hiver, lorsque le nordet balayait la batture, les timbres colorés de Sumatra ou de La Havane pimentaient le quotidien des Doucet et leur donnaient le mal du pays dans leur propre cuisine.